

Le Dernier Carême DE LOUIS XIV.

Il fut austère, plus austère, que les autres, coupé seulement de rares chasses, de courtes visites à la Faisanderie. Dans ce Versailles presque vide et silencieux maintenant...

échançon, du grand panetier et des gentilshommes servants qui, treize en tout, portaient aussi des plats de bois ornés de fleurs.

L'après-dînée, le Roi tint conseil, reçut le marquis de Béthune qui venait lui présenter, de la reine de Pologne, un tableau du Corrége, travailla avec Desmaretz, s'entretenant avec le Père Lottin...

Mais tout cela n'égalait pas la pittoresque et très curieuse Cène à laquelle il présida le jeudi saint.

LE 70e ANNIVERSAIRE DU COMTE TOLSTOI.

Le 28 août prochain (style russe) le comte Tolstoï aura soixante-dix ans. Ses amis et admirateurs fêteront pieusement cet anniversaire.

Tolstoï est très isolé en Russie. Beaucoup de gens sans hérosisme n'osent pas aller le voir de peur de se compromettre. Son meilleur ami, le peintre Gué, est mort il y a deux ans...

LA ROBE. Alexandre Dumas

LES FEMMES.

FANTAISIE.

C'est le soir. La journée est faite, le travail rendu. Maintenant, Gertrude est libre.

Puis Gertrude a fait coucher sa mère, tout rangé pour le lendemain. Neuf heures sonnent à une horloge lointaine.

Dans sa chambre, la porte fermée, elle pose la lampe sur le bord de la table, tout près de sa machine à coudre.

La robe à mode. — Dire que c'est la sienné, cette fois... Après en avoir tant fait pour les autres, après avoir habillé tant de joyeuses fiancées, elle travaille pour elle-même.

— L'autre jour, elle a une robe de chambre... Elle croyait l'avoir touchée, pensait-elle. Et ce n'était rien du tout, une goutte d'eau—peut-être une larme tombée sur le sein blanc...

— L'iguille s'enlève, attardée sur une pensée. La nuit est silencieuse. La lampe baisse. Dans ce silence, Gertrude entend son émotion.

Alors elle se tourne vers cette robe blanche qui entr'ouvre l'horizon nouveau, et la regarde longuement comme pour lui arracher son secret.

— Et c'est lui arrive tous les jours... On la fait appeler... Vite, Gertrude, une robe blanche...

— Et puis la robe noire, l'inévitable robe de deuil... N'est-ce pas que vous en avez vu, ô robes! de ces histoires intimes, de ces scènes de chaque jour...

On s'occupe activement du monument que ses admirateurs et ses amis vont élever à Alexandre Dumas. Il sera assez prochainement mis en place et nous aurons payé presque comptant à Dumas son compte de gloire.

Je crois que cette seconde façon de penser est la bonne, la plus conforme à la vérité. Certes on ne saurait l'oublier, il y a dans l'œuvre de Dumas de terribles coups de boutoir.

— N'est-il pas clair qu'ici ce : tue la mort ou la voulu faire une façon de règle féroce, ne s'applique qu'exceptionnellement à la femme devenue elle-même une monstrueuse exception?

La vérité, c'est que Dumas, aimant les femmes, aimant la femme, a eu des accès de méchante humeur, des crises de doute, ainsi qu'il arrive aux grands écrivains.

— La Revue coloniale signale une nouvelle plante à caoutchouc que l'on rencontre en abondance au Congo, notamment dans les terrains sablonneux du district de Stanley-Pool.

une idée morale, on peut dire qu'il combat pour les femmes. Tout d'abord, il s'élève contre le rôle que l'argent joue dans le mariage.

Pour Dumas, la passion—désir ou jalousie—est la mauvaise conseillère. Elle mène Francillon au bord de l'abîme. La passion, malgré son intensité, n'est pas l'amour, qui ne va que par la durée.

— Mais chacun de ces philosophes, soit que, lorsqu'il peint les femmes, il ait sous les yeux des modèles de son pays, soit qu'il évoque un idéal qui lui paraît être celui de sa race...

Tout autrement sont les femmes de Dumas. Esprit éminentement social et de race française, Dumas ne conçoit la femme qu'associée à l'homme, pour une œuvre commune de longue durée.

— Il y a dans le féminisme d'aujourd'hui deux écoles qui procèdent de ces deux théâtres. L'une tient pour l'égalité absolue des sexes, pour la liberté sans limite, pour l'individualisme sans tempérament.

— La Revue coloniale signale une nouvelle plante à caoutchouc que l'on rencontre en abondance au Congo, notamment dans les terrains sablonneux du district de Stanley-Pool.

LES PROUESSES

BUFFALO-BILL.

On annonçait l'autre jour que Buffalo-Bill avait brusquement interrompu les représentations qu'il donnait dans un cirque de New York pour offrir à son pays le secours de sa redoutable carabine.

Le gouvernement s'est empressé d'accepter et de donner au "colonel Cody" un commandement dans la cavalerie. A ce propos l'Éclair publie sur ce guerrier fantaisiste des renseignements qui rappelleront avec délices les proesses de Valentin Guillois, Curumilla et autres héros de prairies. Nous les reproduisons en les abrégéant.

William Cody naquit dans le Scott County, Iowa. Tout jeune encore il passa au Kansas et y fut employé comme boucher, comme directeur de diligence et comme porteur de dépêches. Pendant la fièvre de l'or qui suivit la découverte de ce métal dans le Colorado, il se rendit à Pike's Peak mais n'ayant pas eu de succès, retourna au Kansas et devint trappeur sur le fleuve le Républicain.

A la fin de la guerre il prit son congé avec une mention honorable et s'occupa de diverses entreprises commerciales. Au printemps de 1867, Cody s'était engagé à fournir, moyennant cinq cents dollars par mois, toute la viande de buffle nécessaire à l'alimentation des ouvriers employés à la construction du chemin de fer Kansas-Pacific.

Après le licenciement de l'expédition, il fut attaché au fort Mac-Pherson, et servit dans cette station, où il fut nommé... juge de paix!

Le tueur de buffles ne devait pas s'en tenir là, il fut élu en 1872 député du Nebraska. Peu après il quittait son siège législatif pour les plaines et figurait dans un drame intitulé Éclaircieurs des Prairies.

Mais la guerre contre les Sioux éclata de nouveau. Buffalo-Bill licencia sa troupe dramatique et court à la frontière. C'est dans cette guerre qu'il accomplit son plus célèbre exploit.

La troupe du général Custer venait d'être détruite par les Peaux Rouges. Une dépêche avisait que huit cents guerriers cheyennes avaient quitté l'agence du "Nuage-Rouge" pour aller rejoindre le chef "Sitting Bull" le Taureau assis.

Comment le sauver sans dévoiler la présence du corps expéditionnaire? On attendit que les courriers et les Sioux lancés sur leurs traces ne fussent plus qu'à deux cents mètres du camp. Bill et ses hommes firent alors un décharge terrible contre les Indiens, qui tournèrent bride en désordre.

lorsqu'un guerrier Sioux, richement vêtu et armé d'une carabine Winchester, s'avantagea en devant des siens et apostropha de loin Buffalo Bill.

— Je suis un grand chef, j'ai tué beaucoup de visages pâles; je sais que l'homme aux longs cheveux est aussi un grand chef et a tué beaucoup de Peaux-Rouges. Qu'il vienne maintenant combattre contre moi.

Buffalo s'avança aussitôt en signe d'acceptation du défi: — Que les hommes blancs et les hommes rouges se tiennent à l'écart s'écria-t-il. Ils vont voir combattre deux chefs.

Les deux troupes attendirent avec un intérêt profond ce combat sensationnel. Le chef Sioux et Buffalo firent l'un sur l'autre déchargeant simultanément leurs armes. Les deux chevaux tombèrent. Buffalo Bill se releva lestement, tira son second coup qui renversa le guerrier rouge. Il fondit aussitôt sur lui, lui plongea dans le cœur son bow-knife et saisissant la touffe de cheveux, ornée d'une plume d'aigle, du chef Sioux, le scalpait adroitement. Ce chef Sioux se nommait "Main-Jaune", fils de "Nex coupé", excellente famille Cheyenne, aujourd'hui éteinte, bien probablement.

Peut-être le "colonel Cody" pourra-t-il recueillir à Cuba quelques autres chevelures pour sa petite collection. Cela doit faire bon effet dans une panoplie.

CHOSSES A DIRE.

CREDO D'AMOUR.

Lorsque j'avais vingt ans, je croyais que l'homme n'était qu'une chimère, un caprice d'un jour. Ce n'est, pen-ah-jà, alors, qu'un sentiment fugitif. Un charmant objet qui rapide s'envole pour toujours, lorsqu'il a souri et m'a aimé. D'un coup d'aile en passant effleure notre cœur.

Un aimable besoin qu'impose la nature. Et qui varie au gré de la température. Aussi, quand je voyais passer sur le chemin. Les yeux au fond des yeux et la main dans la main.

Des groupes amoureux, leur figure ravie. De rire ou de pleurer, de se regarder. De se tenir dans les bras l'un de l'autre. Et l'écolâtre-bonnet dans l'herbe jusqu'aux yeux.

Les serments qu'échangeaient sous les voûtes des églises. Avec leurs amoureux les pâles amoureux. Tu m'aimes! — Et ce bien vrai! — Pourquoi? — Oui, c'est très mal et le vent croise en toi. Oh! vois comme il faut scintiller à tes côtés. Les ailes pour nous servir à s'élever sur des ailes.

— N'est-ce pas que qu'on voudrait mourir vite? — J'y pensais. — Si un aller ensemble au Paradis. Quitter sans bruit la terre et sur la même note. Mourir tout deux ensemble vers les églises. Mourir.

Voler l'univers entier dans la brume du soir. Et s'effacer lentement et plus à plus le voir. Envoyer à la balaise à la brise qui passe. Empêcher les secrets des mortels dans l'âme. Et se dire. Je t'aime, et le redire encore! A million de fois et des étoiles d'or! Venez le mourir!

— Moi! Non, cher amour, je veux vivre. Pour entendre le voix dût le charme m'en aller. Pour me voir dans les yeux mes yeux, pour te voir. Pour me voir dans les yeux mes yeux, pour te voir. Pour me voir dans les yeux mes yeux, pour te voir.